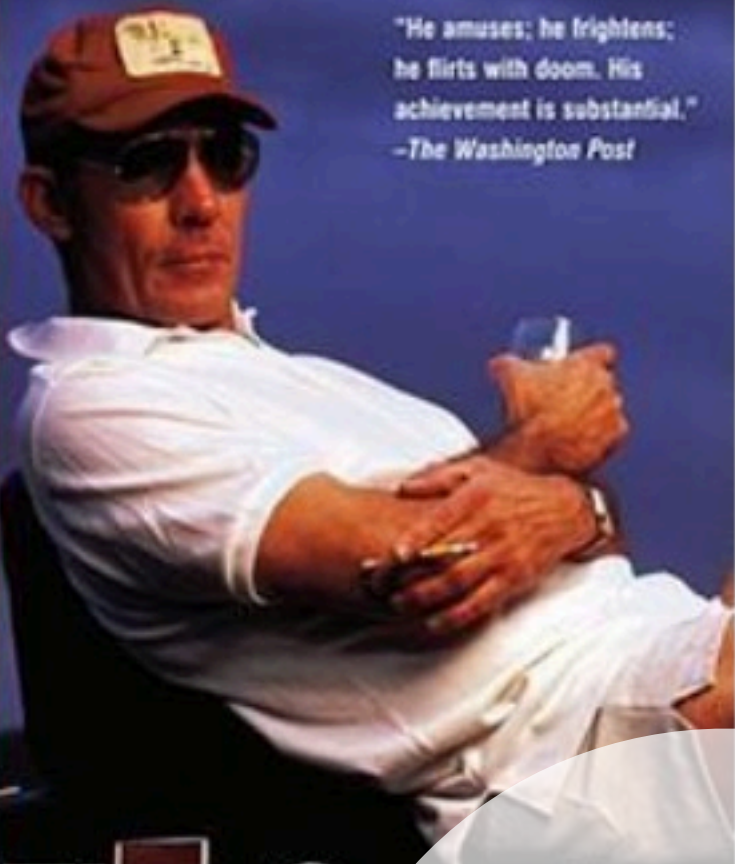


**GONZO H.S.T.**  
GONZO PAPERS

**HUNTER S. THOMPSON**



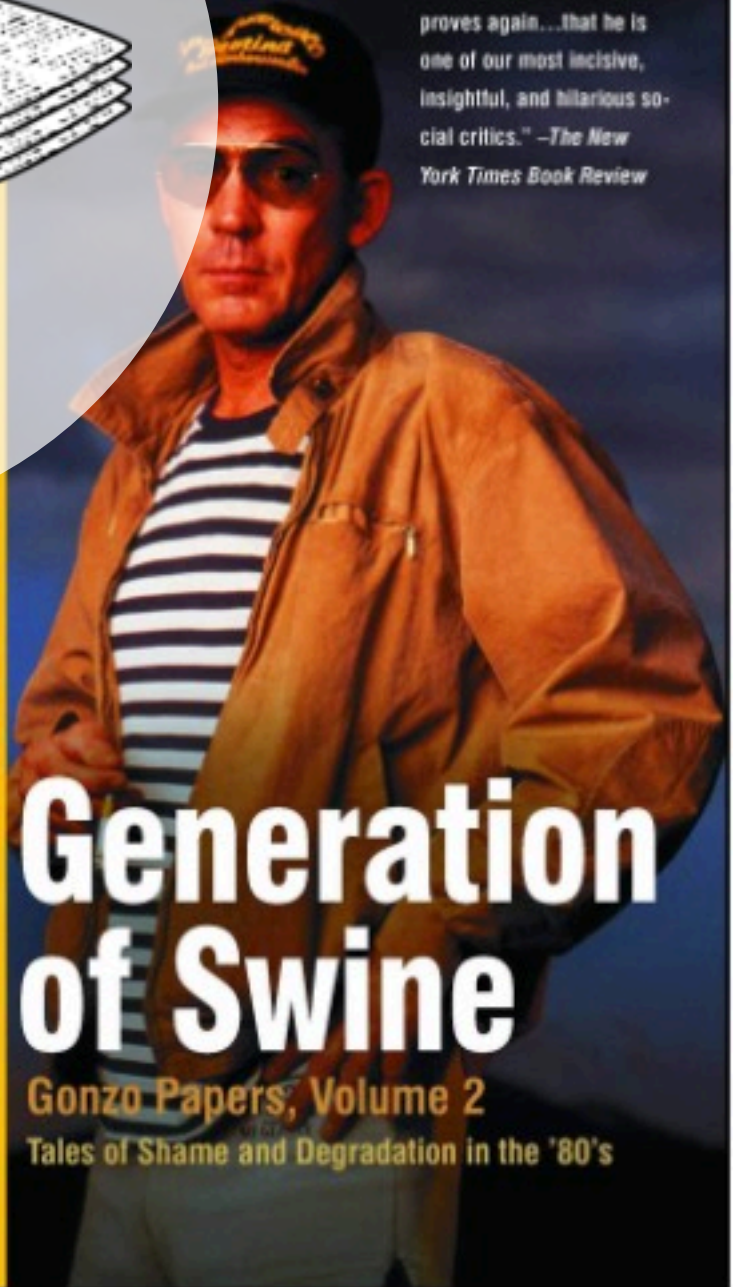
"He amuses; he frightens; he flirts with doom. His achievement is substantial."  
-The Washington Post

# The Great Shark Hunt

Gonzo Papers, Volume 1  
Strange Tales from a Strange Time



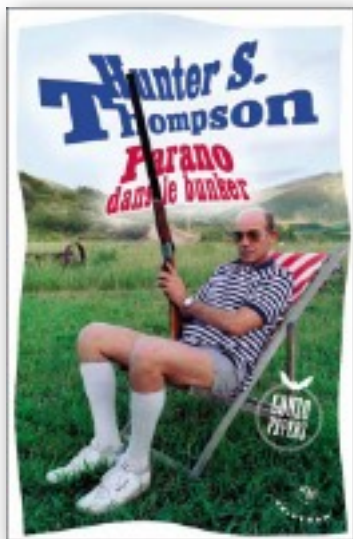
**HUNTER S. THOMPSON**



"His writing, ever feisty, proves again...that he is one of our most incisive, insightful, and hilarious social critics." -The New York Times Book Review

# Generation of Swine

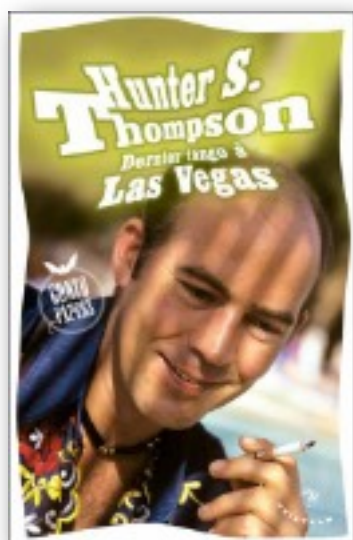
Gonzo Papers, Volume 2  
Tales of Shame and Degradation in the '80's



*Parano dans le bunker + Dernier tango à Las Vegas*  
reprenant *La Grande Chasse au requin*  
*(L'ancien et le nouveau Testament Gonzo)*  
*Un recueil d'articles de Hunter S. Thompson*  
*Edition originale, 1979*

***Parano dans le bunker***

Un recueil d'articles  
de Hunter S. Thompson  
Traduction Philippe Delamare,  
Françoise Grassin et Iawa Tate Giuliani  
Editions Tristram, 2010  
426 pages, 24,35 euros



***Dernier tango à Las Vegas***

Un recueil d'articles  
de Hunter S. Thompson  
Traduction de Philippe Delamare  
et Philippe Manoeuvre  
Editions Tristram, 2010  
460 pages, 24 euros

On peut dire que Hunter S. Thompson a écrit pour la presse à peu près sur tout, son style gonzo s'affirmant au cours des années et faisant le bonheur de journaux et magazines comme *Rolling Stone*, le *National Observer*, le *New York Times Magazine*, le *Scanlan's Monthly* et même *Playboy*... Les textes réunis dans les deux premiers volumes de ces *Gonzo Papers*, que proposent les Editions Tristram en France, reprennent une bonne partie des articles réunis à l'origine sous le titre *La Grande Chasse au requin*, publiés en France il y a trente ans aux *Humanoïdes Associés*. Ce "testament gonzo", comme il est appelé, nous donne l'occasion d'explorer un peu plus l'univers et la langue du journaliste écrivain Thompson qui, quel que soit le sujet abordé, réussit à en faire son affaire personnelle puisqu'il se plonge à fond dans les aventures journalistiques qu'on lui propose. Et si un sujet n'est pas très passionnant a priori, il saura en retirer une matière gonzo qui transformera deux pages d'article en dix pages de littérature. Hunter S. Thompson ne s'arrête jamais en si bon chemin. Il titille les bordures, explore les marges, fouille les décombres pour que





### Extrait p. 39

« En retournant au motel après les courses de vendredi j'ai mis Steadman en garde contre quelques-uns des problèmes que nous allions devoir affronter. Aucun d'entre nous n'avait apporté la moindre drogue illégale, et il nous faudrait donc carburger à l'alcool. «N'oublie jamais que pratiquement tous les gens à qui tu vas parler à partir de maintenant seront bourrés. Un mec qui te paraît sympa a priori peut très bien te coller son poing dans la gueule sans la moindre raison.» Il a approuvé de la tête, les yeux braqués sur la route. Il avait l'air un peu sonné et j'ai essayé de le reconforter en l'invitant à dîner ce soir-là avec mon frère. »

*Parano dans le bunker*

les lecteurs ne s'ennuient pas, et surtout qu'ils ne passent pas à côté de la vérité. Il arrive à l'écrivain de faire de grandes digressions, de distiller quelques réalités approximatives ou même de s'aventurer dans la fiction sans qu'il soit toujours évident de visualiser la frontière. Alors, si c'est au détriment de la réalité pure, ce n'est sûrement pas à celui de la vérité, bien plus complexe bien entendu que la simple exposition des faits... Les psychotropes ont toujours accompagné l'écrivain dans ses pérégrinations, mais n'ont qu'à peu d'occasions été réellement au centre de ses articles. Les usages participent simplement de son mode de vie, et comme ce dernier n'est pas dissociable de son travail, il est inévitable qu'on entende parler de drogues à la moindre occasion. D'autant qu'Hunter n'est pas le seul à consommer bien entendu...

Le premier article abordant frontalement les usages est un de ceux qui ont fait couler le plus d'encre. *Le Derby du Kentucky est décadent et dépravé*, écrit en juin 1970 pour le *Scanlan's Monthly*, n'aborde que très succinctement la course, et se concentre plutôt sur les spectateurs, tous particulièrement imbibés... Hunter S. Thompson tournait un peu en rond et accepta alors favorablement la proposition d'un collègue et ami journaliste de revenir sur ses terres, à Aspen - Colorado, suivre ce derby du Kentucky, course hippique où toute la haute société locale vient se montrer, parier en continu, et surtout se soûler collectivement. Pour illustrer son article, Hunter demande à être accompagné, non pas par un photographe mais par un illustrateur. C'est le dessinateur Ralph Steadman qui suivra l'écrivain sur le terrain. Ces dessins resteront aussi célèbres que le texte de Thompson et rendent très bien compte de l'atmosphère décadente d'une société conservatrice qui ferme les yeux sur les événements qui bousculent l'Amérique en cette fin des années 60 et début des années 70... De la course, les deux compères ne verront pas grand-chose, non seulement parce qu'ils ne s'y intéressent pas vraiment, mais surtout parce qu'ils s'appliquent à décrire la foule enragée et imbibée des parieurs fous. Eux-mêmes ne sont pas en reste quand il s'agit de picoler, surtout Thompson qui est un habitué. « *A peine avons-nous mis le pied au champ de courses que nous avons perdu tout*



### Extrait p.155

« Le vrai reportage gonzo exige le talent d'un maître journaliste, l'oeil d'un photographe/artiste et les couilles en bronze d'un acteur. Parce que l'auteur doit participer à la scène tout en l'écrivant - ou au moins en l'enregistrant, ou même en la dessinant. Ou les trois à la fois. L'analogie qui se rapproche probablement le plus de cet idéal serait un metteur en scène producteur de cinéma qui écrirait ses scénarios, serait son propre caméraman et s'arrangerait pour se filmer lui-même en train de jouer le rôle du héros ou au moins l'un des principaux personnages. »

Parano dans le bunker

*contrôle de la situation. Le reste du week-end, nous avons été brinquebalés sur une mer d'ivresse et d'horreur. Mes notes et mes souvenirs du Derby sont un vrai hachis Parmentier. »... De retour chez lui, l'article sera écrit et livré mais le journaliste n'en retire aucune fierté et pense même être passé à côté de l'événement. Son ami journaliste Bill Cardoso le rassurera en affirmant : « Hunter, je ne sais foutre pas ce que tu fais, mais tu as tout changé. C'est totalement gonzo. », et lancera la vague d'articles gonzo qui feront la renommée de Hunter S. Thompson...*

Dans un article sur le Super Bowl, datant de février 1973, Thompson évoque les difficultés pour un footballeur américain, ou tout autre athlète professionnel, de parler d'usages de drogues aux journalistes, tant l'hystérie est présente autour de ce sujet-là. L'omerta est donc de mise chez les sportifs qui ne veulent pas prendre le risque que ça leur retombe dessus. D'autant qu'à l'époque, des projets de contrôles urinaires de tous les sportifs professionnels étaient déjà à l'étude. Les peines envisagées étaient particulièrement lourdes en cas de contrôle positif. Ce sont les athlètes qui eurent gain de cause à ce moment-là. Le projet fut abandonné...

Dans une note, l'écrivain revient sur l'aventure de *Las Vegas Parano* et précise ce qu'est pour lui le journalisme gonzo. Ce journalisme part du postulat que « *la meilleure fiction est beaucoup plus vraie que n'importe quelle forme de journalisme. (...) Ce qui ne veut pas dire que le Roman soit nécessairement «plus vrai» que le Journalisme - ou vice versa - mais que «roman» et «journalisme» sont tous deux des catégories artificielles ; et que ces deux formes, au meilleur niveau, ne sont que deux moyens différents pour les deux mêmes fins. »* Le journaliste gonzo travaille, lui, sur un fil et ne doit pas totalement basculer dans la fiction, ce qui, pour Thompson, n'est pas évident. Il reconnaît que *Las Vegas Parano* est finalement de la fiction même si ce n'était pas l'objectif de départ...



### Extrait p. 354

« Grosso modo, «hip» se traduit par «informé» ou «branché». Un hippie est branché en permanence sur la réalité profonde. Il se met au diapason ou se laisse carrément porter par la lame de fond. Les hippies haïssent le toc. Ils veulent être ouverts, honnêtes, tendres, libres. Ils rejettent l'escroquerie au plastique qui triomphe dans l'Amérique du 20ème siècle et lui préfèrent «le retour à la nature», façon Adam et Eve. Ils récuse le moindre lien de parenté avec la Beat Generation sous prétexte que «ces blaireaux étaient tous négatifs. Nous sommes résolument positifs.» Ils méprisent la politique («une farce de plus») et se méfient de l'argent ainsi que de l'agressivité sous toutes ses formes. »

Parano dans le bunker

Dans un article important, qui date d'octobre 1970, le journaliste raconte son lancement dans la politique, non sans se prendre au jeu et rencontrer un certain succès. Il décide de se lancer dans une campagne de terrain pour tenter d'être élu shérif d'Aspen, la ville où il est né. Pour gagner, il doit réussir à ramener dans les bureaux de vote tous ceux qu'il appelle les "freaks" du coin, dont il est et il le revendique fièrement. La tâche n'est pas aisée car cette population *freak*, composées de tous les "marginiaux" et "junkies" de la ville, n'a pas l'habitude qu'on leur dicte leur conduite, surtout si c'est pour aller voter. Les bars et les rues furent donc écumés, et tout ce qu'Aspen comptait d'abstentionnistes *freaks* se déplaça malgré tout et vota probablement pour Thompson. Même si l'adversaire de Hunter fut déclaré vainqueur avec 60% des votes en sa faveur, le nombre de voix que le journaliste récolta fut une agréable surprise... Hunter avait construit sa campagne, entre autres : sur un changement du nom de la ville, d'Aspen à Fat City, pour éviter que tous les affairistes s'engraissent sur le nom d'Aspen ; sur un contrôle de la vente des drogues, vente qui consistait surtout à punir sévèrement les dealers malhonnêtes (qu'il considère comme des escrocs qu'il faut clouer au pilori) et à empêcher les ventes de drogues pour de l'argent ; sur l'interdiction de la chasse et de la pêche aux non-résidents, et celle de port d'arme en public au shérif et ses adjoints... Programme qui aurait probablement bien évolué si Thompson avait gagné et accepté finalement cette charge. Sa candidature avait surtout des allures de provocation du shérif conservateur sortant...

L'article que Hunter S. Thompson consacre à *Hashbury, la capitale des hippies*, en mai 1967 pour le *New York Times Magazine*, en dit long sur sa vision des hippies... C'est en 1966 que les hippies viennent s'installer dans le quartier de Haight-Ashbury à San Francisco. La Beat Generation s'est transformée en mouvement hippy, et *Hashbury* en devient la capitale. On y consomme surtout de la marijuana et du LSD, et on y trafique ces mêmes produits. C'est la raison pour laquelle les habitants sont frileux quand il s'agit d'informer les inconnus qui les questionnent car on n'a pas envie de prendre le risque de finir en prison... Certains de ces



### Extrait p. 363

« En langage hip, le mot head désigne l'utilisateur de drogues psychédéliques : LSD, marijuana, mescaline, peyotl, méthédrine, benzédrine, ainsi qu'une demi-douzaine d'autres produits catalogués euphorisants ou planants. Ce sont les "head drugs". A l'opposé, on trouve les "body drugs" : opium, héroïne, barbituriques, et même alcool. Les premières sont des stimulants, les secondes des calmants ; mais ni les unes ni les autres ne sont vendues avec la garantie du fabricant et le Hashbury grouille de gens dont l'esprit a été sérieusement chahuté sous l'effet de drogues qui étaient censées les plonger dans un climat de douce euphorie. »  
Parano dans le bunker

hippies travaillent mais d'autres vivent de la mendicité ou ont la chance d'être pris en charge par leur famille. D'après Hunter S. Thompson, l'usage de drogue est inévitable si l'on veut s'intégrer à la communauté et participer à ses activités... Ces drogues sont particulièrement disponibles, et consommées en connaissance de cause. Le journaliste parle, lui, de Génération "Head" en raison des produits consommés, les psychédéliques, qu'il qualifie de *head drugs*, alors que des produits comme l'opium, l'héroïne ou l'alcool sont pour lui plutôt des *body drugs*... Les hippies de la première heure sont pour la grande part d'entre eux des connaisseurs des produits qu'ils consomment, nous raconte Thompson. Ils savent limiter les risques d'associations malheureuses de plusieurs drogues. Le journaliste réfute alors les craintes des autorités que les consommateurs chroniques de LSD constituent à terme une menace pour la société. Il reconnaît cependant que l'arrivée dans le quartier de nouveaux hippies inexpérimentés et en permanence «défoncés» crée des troubles sur la voie publique...

Le reportage consacré à *La grande chasse au requin*, et publié dans *Playboy* en décembre 1974, a l'allure d'une longue nouvelle dont le personnage principal n'est autre que Hunter S. Thompson. Le journaliste est envoyé par le magazine à Cozumel, une île mexicaine de la mer des Caraïbes, pour y couvrir un tournoi international de pêche. Thompson accepte d'autant plus volontiers qu'il doit y récupérer cinquante tablettes de speed cachées lors d'un précédent séjour dans le mur de briques de la piscine à requin d'un aquarium. Il est accompagné dans ses aventures par un certain Yail Bloor, un vieil ami de défonce... Comme pour le Derby du Kentucky, Thompson s'intéresse surtout au comportement des gens du milieu qui fréquentent ce tournoi de pêche. Il nous parle « d'à peu près trente-cinq richards (...) aveuglés par l'alcool, festoyant vers minuit dans tous les coins, dans un port mexicain, sur des bateaux d'un luxe effarant où l'on maudit ses fichus indigènes qui n'ont pas assez de prostituées à offrir avec leur musique locale. C'est une scène de décadence totale dans laquelle je me sentais parfaitement à l'aise. » Il est vrai que Thompson ne profita de son séjour que parce qu'il se laissa





### Extrait p. 364

« Même moi, je ne sais pas exactement comment l'affaire se conclut. Peu après «le Drogué arrêté pour excès de vitesse», pour autant que je me souviens, deux de ses copains furent accusés de meurtre avec préméditation sur la personne d'un dealer d'héro du barrio, et je crois qu'Oscar finit par accepter l'accusation pour drogue et plaider coupable d'un truc comme «possession d'affreux comprimés dans un endroit public». »  
Dernier tango à Las Vegas

aller dans de folles nuits d'usages compulsifs sans se préoccuper du vainqueur final du tournoi... Mais l'épopée la plus romanesque du reportage fut sans aucun doute le retour au bercail de Thompson et de son ami. Les bagages chargés de stupéfiants, les deux hommes doivent trouver une solution pour passer la douane sans encombre. En leur possession « deux doses de MDA, six buvards d'acide, à peu près un gramme et demi de cocaïne pure, quatre valium et une tripotée de speed maison. » L'idée "judicieuse" de Thompson est que, dans la mesure du possible, tout ait été gobé avant l'arrivée à l'aéroport de Denver. Les restes devront être jetés, à contrecœur, dans les toilettes de l'avion ou de l'aéroport. Et pour limiter les risques de passer auprès des autorités pour des "toxicos" et se faire arrêter, il s'agit de boire une quantité d'alcool suffisamment importante pour justifier des comportements déviants ou du moins étranges. Un ivrogne passera toujours mieux qu'un homme défoncé... Ce qui aurait dû être un voyage retour de routine, se transforme en périple sous influence où les dilemmes s'enchaînent pour savoir dans quel ordre les produits doivent être ingérés et quels sont ceux qui seront sacrifiés ou pas...

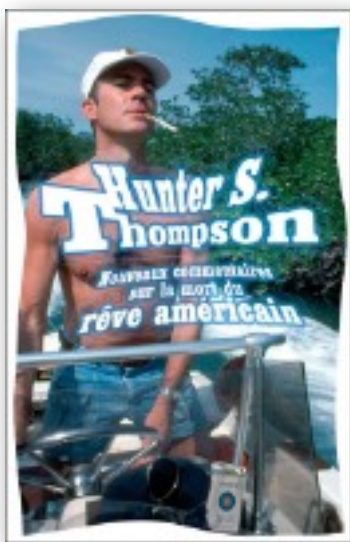
En décembre 1977, Thompson livre au magazine *Rolling Stone* une série de textes consacrés aux mésaventures de son ex-ami et avocat Oscar Acosta, et à la déchéance qui s'en est suivie. Dans ce long article, titré *Les harpies ont faim de viande de bison*, le journaliste raconte comment l'avocat fut arrêté après que ses deux livreurs de speed furent interceptés par la police. Thompson n'est plus sûr de la façon dont cette affaire s'est terminée, mais elle précipita la perte de l'avocat qui avait mal tourné, était devenu « une brute imbibée de drogue », et « insupportablement moralisateur quand il se bourrait la tête d'acides (...) Il était également fauché, divorcé, déprimé, et si mal vu par le public au lendemain du "Drogué arrêté pour excès de vitesse" que même les junkies n'en auraient pas voulu comme avocat. » Toujours est-il que l'homme disparut de la circulation en 1974, sans que personne ne sache ce qui lui était vraiment arrivé...





Bien entendu, tous ces articles publiés à droite à gauche constituent une oeuvre en soi, sous influence ou non des psychotropes, mais peu importe. Le fond et la forme sont gonzo car ils parlent autant des sujets abordés que de Hunter S. Thomson, un homme au coeur même des événements qu'il suit, qui sait se mettre à hauteur, plus ou moins basse, pour nous faire profiter au mieux de la vue, une vue subjective qui en vaut bien une autre...

*Nouveaux commentaires sur la mort du rêve américain*  
*Un recueil de textes de Hunter S. Thompson*  
*Edition originale, 1990*



***Nouveaux commentaires sur la mort du rêve américain***

Un recueil de textes  
de Hunter S. Thompson  
Traduction et notes par  
Jean-Paul Mourlon  
Editions Tristram, 2012  
457 pages, 25 euros

Ce troisième volume, publié en France par les *Editions Tristram*, constitue bien plus un recueil de récits personnels, prises de position, considérations ou portraits, que d'articles journalistiques. On compte plus de soixante-dix textes courts qui s'échelonnent sur une cinquantaine d'années, des fifties aux nineties. Parmi eux, quelques uns, rares, abordent la thématique qui nous intéresse ici plus particulièrement, c'est-à-dire celle des usages de drogues, ceux de Hunter S. Thompson ou d'autres. Ce recueil est l'occasion, entre autres, de retraverser ces principaux textes longs, romans ou enquêtes...

Dans un *Journal du rhum*, Thompson revient sur son aventure Portoricaine et nous donne quelques compléments d'informations sur ce qu'il a vécu sur l'île et sur les usages d'alcool qui accompagnaient le séjour... Le journaliste revient aussi, dans un autre texte, sur sa rencontre avec les Hell's Angels, celle avec Ken Kesey et sa bande de Merry Pranksters, mais aussi ses usages de LSD. Il nous raconte que s'il en a pris pour la première fois avec Kesey c'est pour profiter du même état et des mêmes effets que tout le monde, et lui permettre surtout de supporter cette rencontre improbable entre les Angels et Kesey (surtout son acide).



### Extrait p. 167

« Bon Dieu, il est 6h45 et la pilule a fait son effet pour de bon. Le métal de la machine à écrire est passé d'un vert terne à une sorte de bleu extrêmement lustré, les touches étincellent, luisent de rehauts... Je lévite pour ainsi dire dans le fauteuil, planant devant la machine, et non assis. Fantastique luminosité sur tout, poli et ciré d'un éclairage spécial... et l'aspect physique de la chose est semblable à la première demi-heure sous acide, une sorte de bourdonnement partout, le sentiment d'être agrippé par quelque chose, vibrant intérieurement mais sans aucun signe ou mouvement extérieur. Je suis surpris de pouvoir continuer à taper. J'ai le sentiment que la machine et moi sommes tous deux dépourvus de poids ; elle flotte devant moi comme un jouet lumineux. »

L'expérience fut concluante pour Thompson, mais il explique qu'elle est compliquée à décrire « *parce qu'il est impossible de revenir dedans, et on ne peut pas vraiment en rendre compte.* » Il rajoute que « *C'est pourquoi il est difficile d'écrire sur la mescaline également, car votre esprit va quatre fois plus vite que vos mains, vous vous désorganisez et ne pouvez garder votre esprit en phase avec vos doigts.* » Le journaliste nous explique qu'il faut s'abandonner à son instinct car « *avec une tête pleine d'acide on ne peut pas faire demi-tour* »...

Dans *Premier passage chez Mescalito*, Hunter S. Thompson nous raconte comment, enfermé au *Continental Hôtel* de Los Angeles en février 1969, et bourré de pilules, d'herbe et d'alcool, il a du mal parfois à mettre en branle son écriture, sous la pression de rédacteurs en chef qui lui réclament leur dû. Mais il nous explique aussi qu'il a besoin de ses "*petites bombes d'énergie*", à savoir ses pilules de Dexédrine (stimulant), et que si elles manquent à l'appel, ça n'arrange en rien ses affaires. Par contre, si elles sont à disposition, tout s'éclaire et la machine à écrire gagne en luminosité. La mescaline, la Ritaline et le speed font aussi partie du cocktail de produits qui accompagnent les temps d'écriture...

L'écrivain revient aussi sur la rumeur qu'il a lancé au début des années 70 pour écarter, avec succès, de la course à la candidature démocrate pour l'élection présidentielle de 1972 le sénateur Edmund Muskie. Thompson s'était permis de dire (« *Il n'a pu s'en empêcher* »), non pas que le sénateur prenait de l'ibogaïne, le principe actif de l'iboga, plante aux vertus hallucinogènes, mais qu'une rumeur à Milwaukee circulait à ce propos. Bien entendu, c'est Hunter qui avait lancé cette rumeur pour mettre à mal un candidat qu'il haïssait...

En fin de recueil, nous est proposé un article du 28 février 1990, publié dans le *Aspen Times Daily*, indiquant que Hunter S. Thompson a été accusé d'agression sexuelle sur une journaliste venue lui rendre visite, et qu'il a été arrêté à son domicile où l'on a retrouvé une petite quantité de cocaïne et de marijuana. La



### Extrait p. 437

« Il y a dans la capitale de la nation et dans nos législature locales une hystérie déchaînée. Récemment, elle s'est accompagné de graves discussions visant à réduire les droits des citoyens, afin de combattre le fléau redouté des drogues. Faire de la démagogie là-dessus est certainement plus simple, et beaucoup plus populaire, qu'équilibrer les budgets, tâche difficile. Mais accroître les peines pour les usagers des drogues, mettre en faillite notre état et les coffres nationaux où l'on entrepose ces malheureux, a peu de chances de résoudre les maux sociaux de notre nation. Cela ne fera que créer davantage de pauvreté. Et la pauvreté est une cause fondamentale du crime, plus importante que la drogue ne pourra jamais espérer l'être. »

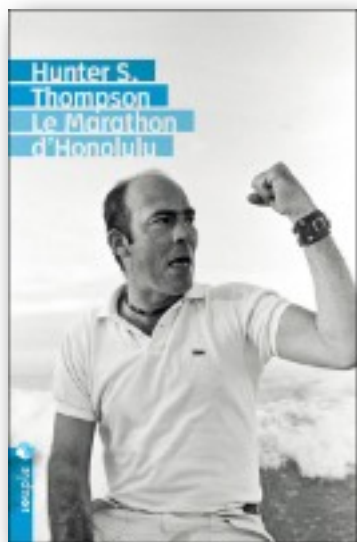
Gérald H. Goldstein

cocaïne circulait parmi les convives et son usage entraîna visiblement une forme de paranoïa chez Thompson... Un article du même journal, datant du 1er juin déclare que l'accusation a finalement abandonné toutes les charges et que Thompson a été relaxé pour toutes ces accusations, à l'exception de l'usage de cocaïne... Le 02 juin, son avocat lui écrit pour lui livrer quelques réflexions sur cette Guerre à la Drogue qui « *déverse actuellement sa bile sur cinq gamins noirs dans un tribunal entièrement blanc.* » L'avocat revient sur l'état d'esprit du moment aux Etats-Unis et sur le durcissement des peines orchestrées par les cinq dernières administrations. Il fait aussi allusion à un projet de vote par le congrès, heureusement abandonné, d'un statut permettant aux membres de la police antidrogue d'abattre les gens suspectés de trafic de drogues... Si le congrès américain, à cette époque-là, n'a finalement pas traduit dans la loi les envies pressantes des uns et des autres, l'on sait qu'en 2016, le président philippin Duterte n'a, lui, malheureusement, pas fait machine arrière et mit en actes ses déclarations de campagne. On compterait à ce jour plus de vingt mille usagers ou dealers tués par la police, victimes d'une Guerre à la Drogue qui ne touche que la population défavorisée, la plus exposée et la plus fragilisée...





## *Le marathon d'Honolulu (The Curse of Lono)* *Un recueil de textes de Hunter S. Thompson* *Edition originale Bantam Books, 1983*



**Le marathon d'Honolulu**  
Un roman de Hunter S. Thompson  
Traduction Nicolas Richard  
Editions Tristram, 2012  
224 pages, 8,40 euros

### Extrait p. 68

« Pourquoi ces couillons courent-ils ? Pourquoi se punissent-ils de manière si brutale, sans le moindre prix à la clé ? Quel est donc cet instinct taré qui pousse huit mille individus a priori censés à se lever à quatre heures du matin pour arpenter à grande vitesse les rues de Waikiki sur 42 kilomètres pète-couilles dans une course que moins d'une douzaine d'entre eux ont la moindre chance de gagner ? »

En décembre 1980, Hunter S. Thompson, qui n'est pas au mieux de sa forme, est envoyé par *Running Magazine* à Hawaï pour couvrir le marathon d'Honolulu. Il se fait accompagner par Ralph Steadman, le dessinateur qui l'avait déjà suivi sur le Derby du Kentucky mais qui n'ira pas ici au bout de l'aventure avec le journaliste gonzo. Les limites d'une immersion en milieu hostile - il ne s'agit pas de la course mais d'une tempête mettant en danger Steadman et sa famille - auront raison de la patience du dessinateur... Hunter est lui en pleine forme et, comme à son habitude, profitera du contexte et des drogues à disposition pour lâcher prise et profiter au mieux d'un séjour envisagé bien plus comme une villégiature que comme un travail... Encore une fois, il n'est pas facile de faire la part des choses entre fiction et réalité, mais nous sommes habitués avec l'écrivain. Le roman est en quelque sorte le journal de bord d'un journaliste parti enquêter sur le terrain pour écrire son article... Dans le récit, sont régulièrement insérés des extraits des aventures du Capitaine Cook, notamment son dernier voyage sur les îles hawaïennes. Les aventures de ce célèbre navigateur explorateur finiront tragiquement en 1779 suite à une querelle avec les autochtones alors qu'ils l'avaient pourtant accueilli lors de son premier séjour comme la réincarnation du Dieu Lono. Le titre original du roman est d'ailleurs peut-être plus juste, puisqu'il évoque *La malédiction de Lono* (*The Curse of Lono*)... Le culte que les Hawaïens vouent à ce dieu de la fertilité et de la pluie, est à la hauteur de la mégalomanie de Hunter S. Thompson qui se demande s'il n'est pas lui-même finalement la réincarnation de Lono. C'est du moins ce qu'il écrira dans une lettre à Steadman présentée en fin d'ouvrage, lettre où il tente de se rattraper d'avoir mêlé le dessinateur à une aventure qui ne fut pas vraiment une réussite...



### Extrait p. 130

« J’observais ses yeux un moment, puis secouais la tête et retournais à la cabine me chercher une bière. Le capitaine Steve n’avait encore jamais pris de mescaline, et je vis que le truc lui montait à la tête. Il était évident, à voir la confusion de son regard, qu’il n’avait aucun souvenir d’avoir embarqué notre dernier flacon de stimulant en allant dans la flotte, dans la poche de son futa, quand il était descendu avec les bouteilles de plongée arrimer la ligne de mouillage à un gros rocher, au fond de l’eau, à une trentaine de mètres de profondeur. Je lui avais pris la bouteille quand il était remonté, et j’avais bu à peu près la moitié de l’amère mixture salée en une seule gorgée. »

Du marathon, auquel Hunter S. Thompson pensait participer, on ne verra pas grand-chose. Le quarantenaire préfère le regarder passer depuis le jardin de la maison où il s’est rendu avec Steadman pour regarder un match de football américain. Les deux hommes sirotent leur verre tout en insultant les coureurs à l’occasion. Thompson ne comprend pas l’intérêt de participer à une telle course... Heureusement pour l’écrivain et son acolyte dessinateur, il y a de quoi faire à Hawaï, et la deuxième partie de son article, annonce-t-il, sera consacrée à l’île et à sa culture, au risque de se laisser embarquer dans des aventures au péril de sa vie, bref...

A Honolulu, Thompson retrouve une vieille connaissance, Skinner, un ami qu’il avait rencontré à Saïgon, travaillait à ce moment-là pour la CIA mais faisait fortune dans le commerce de l’opium. Le journaliste avait profité des dernières semaines de guerre pour fumer l’opiacé dans sa chambre d’hôtel en compagnie de son fournisseur, et n’avait finalement jamais rien vu des combats... Il se trouve qu’à Hawaï, Skinner est le contact du journaliste et de son illustrateur pour la course mais aussi photographe officiel. Il n’a en fait qu’une obsession, se fournir en cocaïne. Il en réclame même à Ralph Steadman dès leur première rencontre, ce qui n’est d’ailleurs pas du tout pour lui plaire. Le dessinateur n’est pas usager de drogues, du moins de stupéfiants, et affiche même un certain rejet envers elles. Il ne veut entendre parler ni de cocaïne, ni de marijuana dont il déteste l’odeur... Le temps du marathon passé (à n’en rien tirer, si ce n’est des critiques), la fine équipe se délocalise à Kona, à 240 kms d’Honolulu. Et c’est parti pour la grande aventure de la pêche sportive au marlin, un très gros poisson d’eau de mer qui ne se laisse pas attraper comme ça. Malheureusement, la tempête s’abat sur l’île et ne fait pas les choses à moitié. En attendant de pouvoir sortir en mer, on se charge en alcool, cannabis, speed ou cocaïne. Une sortie est tout de même effectuée, en petit comité, avec mescaline et héroïne à disposition, avec l’espoir que le ciel se dégagera en pleine mer... Pas de chance, le temps n’en fait qu’à sa tête et les occupants du bateau, dont Thompson, se retrouvent bloqués et empêchés de rejoindre la côte. Dans ce cas-là, autant se charger en mescaline



pour faire oublier l'idée qu'on pourrait y laisser sa peau. Le capitaine du bateau est partie prenante du trip, mais en perd les pédales... Mais au bout de cette aventure marine, tout est bien qui finit bien finalement...

Malheureusement, à son retour auprès de son coéquipier et sa famille, Thompson constate que le dessinateur s'est fait la malle et est rentré en Angleterre (Ralph Steadman est Gallois d'origine)... Ce qui aurait pu ressembler à une escapade paradisiaque s'est finalement terminé en fiasco. Même le cannabis cultivé sur place par un ami de Thompson a été saisi par les policiers... De ce fiasco sortira tout de même un court roman qui n'eut pas beaucoup de succès au moment de sa publication... En ce début des années 80, il reste à Hunter S. Thompson deux décennies pour écrire encore quelques articles et surtout de nombreuses lettres qui feront le bonheur des futurs lecteurs...

